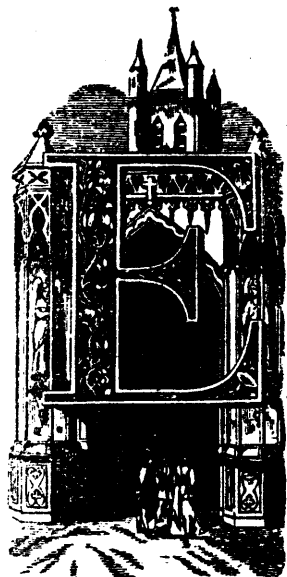


LE DOCTEUR NOIR.

(Suite et Fin.)

XXXI.



NFIN un homme parut auprès de l'embarcation.

Tandis qu'il montait à bord, on reconnut le kurkaru.

—Et M. Noval ? s'écrièrent les Européens tout d'une voix.

—Me voici, répondit une voix. Jetez-moi une corde.

—Et le khimutgar ? demanda-t-on au hurkaru qui venait de jeter sur le pont de grands bambous et trois jeunes arbres qu'il avait coupés au ras du sol.

—Un tigre a bondi sur lui et l'a emporté, répondit l'Indou en tressaillant. Au cri qu'il a poussé, nous sommes accourus. Novéal sahiba a tiré sur le tigre,

mais le *mangeur d'hommes* a disparu dans le fourré. En cherchant à le retrouver, nous avons entendu les os de notre pauvre compagnon qui craquaient sous les dents du tigre. Nous avons couru de ce côté, mais le tigre a franchi une grande rigole de vase que nous ne pouvions traverser, et nous n'avons plus rien vu ni rien entendu.

Un silence de mort suivit ce lugubre récit.

Jootha Maddub, qui aimait beaucoup son khimutgar, le premier domestique qu'on eût attaché à sa personne alors qu'il était enfant, se couvrit la figure de son écharpe, comme le font les Orientaux, qui regardent comme indigne d'un homme de verser des larmes. Mais les circonstances étaient trop critiques pour qu'on pût s'abandonner longtemps à la douleur. On se hâta de façonner des perches avec les bambous, les branches et les arbres qu'avaient rapportés M. Novéal et le hurkaru. Malheureusement l'extrémité de ces gaffes improvisées s'enfonçait dans le vase, qui était très profonde et qui ne fournissait pas un point d'appui assez solide.

Le hurkaru, qui nageait admirablement, se laissa de nouveau glisser le long du bord et plongea sous l'avant du bateau. Il parut au bout de quelques secondes et fit cinq ou six fois le même manège.

—Eh bien ? lui demanda-t-on lorsqu'il fut enfin remonté à bord.

Le bowliah n'est pas envasé aussi profondément que nous croyions, dit-il : puis, il a pris le banc en travers. Si nous pouvions, avec une perche, le dégager un peu de la vase qui le tient à droite sous la proue, il me semble que nous viendrions à bout de le sortir de là.

On se conforma aux indications du hurkaru. Lorsqu'au moyen de perches et d'instruments de tout genre, on eut dégagé l'avant du bowliah par tribord, c'est-à-dire à droite, on appuya toutes les perches à la fois sur la languette du banc de vase

qui se trouvait sur la gauche. Au bout d'un quart d'heure d'efforts désespérés, le lambeau de terre vaseuse qui s'appuyait à droite sur la proue du bowliah commença à céder. Un cri de joie salua cette première victoire.

Une fois en mouvement, l'avant de l'embarcation renversa bientôt le faible obstacle qui le retenait encore. Un instant après le bowliah se replaça parallèlement au fil de l'eau et s'éloignait ensuite du rivage. Comme on ne pouvait marcher qu'à l'aviron, non pour accélérer la marche du bateau, que le courant rendait plus que suffisante, mais pour le diriger, on n'avancait que lentement et au milieu de périls sans cesse renaissants.

Les rayons du soleil percèrent enfin le brouillard épais et malsain qui couvre matin et soir la plupart des fleuves de l'Indoustan. Le hurkaru et l'un des bearrres qui connaissaient un peu cette contrée, déclarèrent qu'on devait se trouver à la hauteur d'un village nommé Gherout, situé à peu près à égale distance de Delhi et de Calcutta, sur la route de Dunkor à Noh, qui passe à quelques milles de la rivière.

—A combien sommes-nous d'Alleghur ? demanda M. Novéal.

—A vingt cosses environ, répondit le hurkaru (a peu près cinquante milles anglais).

—Si nous nous dirigeons de ce côté ? fit sir Richard. Il y a là une garnison anglaise.

—Une garnison de cipayes, dit le kurkaru.

—Il est à craindre que l'insurrection ne se soit étendue aussi de ce côté, dit Valentin. Pour moi, je crois qu'il vaudrait mieux pousser jusqu'à Murtra.

—Si vous le pouvez, reprit le hurkaru. Tout à l'heure nous allons arriver à l'endroit où la Jumma se rapproche de la route de Dunkor à Noh. Si le zemindar sahiba vous a poursuivis, il est probable que c'est là qu'il vous attendra.

Quelques heures plus tard, en effet, au moment où la barque venait de doubler un de ces petits promontoires si fréquents sur les bords de la Jumma, on tomba tout à coup sur une flottille composée de deux bowliahs et d'une douzaine de diggeys. Sur les deux rives, des hommes armés se tenaient en embuscade.

—Je l'avais bien dit, murmura le kurkaru ; c'est là qu'aboutit le sentier qui conduit à la route de Noh.

Les bowliahs et les diggeys, qui étaient remplis de monde, barraient la rivière au moyen de cordes qui les reliaient les uns aux autres.

Dès que l'embarcation des fugitifs fut à portée de fusil, les Indous embusqués sur la rive commencent à leur envoyer des balles qui, par bonheur, étaient assez mal dirigées et ne causaient pas grand dommage. A la fin pourtant, leur tir devint un peu plus juste. Il y avait surtout sur la rive gauche, un individu dont les balles sifflaient presque toutes aux oreilles de l'homme qui tenait la barre du gouvernail du bowliah.

Quoique lancée à toute vitesse, l'embarcation des fugitifs ne put briser les câbles qui reliaient les autres bateaux. Son impulsion les entraîna un